

PATRICK RAMBAUD, *LA GRAMMAIRE EN S'AMUSANT*

par Yves GUERIN
Doyen honoraire du Groupe
de l'enseignement primaire
de l'Inspection générale

À l'image d'Erik Orsenna, auteur de *La grammaire est une chanson douce*, des *Chevaliers du Subjonctif* et de *La Révolte des accents*, Patrick Rambaud, autre Prix Goncourt (1997), consacre à la maîtrise de la langue un livre au titre provocateur et inattendu : *La grammaire en s'amusant*. S'agit-il, pour autant, d'un ouvrage humoristique ?

L'opposition caricaturale entre les deux personnages qui dialoguent constitue une première source d'humour.

L'auteur, « Moi », se réclame avec délectation d'une époque révolue : « Moi j'ai de la chance. J'appartiens à la dernière génération qui a eu une enfance sans télévision, et nos imaginations se développaient à l'aise, sans parasites » ; il évoque volontiers son travail d'écrivain et cultive ses nostalgies de lettré : nostalgie de la conversation, nostalgie de la correspondance, nostalgie de la communion avec le livre. Pétri de culture, il veut transmettre l'amour de ce français véritable, fait de clarté et de simplicité, dont la grammaire est le mode d'emploi.

Son interlocuteur, « Lui », vraisemblablement son petit-fils, est un petit garçon de sept ans au vocabulaire bien de son temps et à la syntaxe incertaine : « Fastoche », « C'est d'la triche », « Hou la ! Complicé ton truc », « Tu traduis », « Quelle salade », « Okay », etc. La notion de culture lui est naturellement étrangère : « Y sert à quoi ton latin. Total dépassé » ; aux livres qui « sont morts, ils bougent pas, ils sont pas terribles à regarder », il préfère sa « console Nintendo » et tout ce qui est « moderne » : Internet, le « texto » et les « mails ».

C'est pourtant une série de leçons de grammaire que l'auteur cherche à administrer, une grammaire « lisible », présentée avec

Chaque fois que
je vois le nombre
1, j'ai envie de
l'aider à
s'échapper... Il a
constamment à
ses trousses,
derrière, le zéro
qui veut le
rattraper et
devant, toute la
mafia des grands
nombres qui le
guettent.

Romain Gary

bonhomie et naturel. La facture de l'ouvrage constitue une seconde source d'humour.

Le sceptique est
un homme qui ne
se doute de rien.

Paul Claudel

Huit «leçons», au titre non technique, composent en effet cet ouvrage: «Pourquoi la grammaire nous éloigne du chimpanzé», «Comment la bande dessinée a précédé l'alphabet», «Les mots sont des gens comme vous et moi», «Les noms ont aussi une vie de famille», «À l'image des planètes, les noms possèdent leurs satellites», «Il faut soigner nos verbes comme des moteurs», «La syntaxe est éternelle» et «Lecture, mon beau souci». Chaque leçon expose, sous la forme imagée et vivante de l'échange, les principales notions grammaticales. C'est, par exemple, le cas des «satellites qui tournent autour des noms pour les préciser»: vous aurez deviné qu'il s'agit là de l'adjectif, du pronom et aussi de l'adverbe qui «tornicote autour des noms comme des autres mots pour marquer l'affirmation, la négation ou le doute, et appuyer des idées de lieu, de temps, de quantité ou de manière». C'est aussi le cas du verbe: «Une phrase sans verbe n'avance pas, elle manque de tonus, elle ne va nulle part. Si tu grimpes dans une voiture sans moteur, tu vas faire du surplace. Elle a des roues, un volant, une carrosserie, des sièges en cuir, des phares, mais elle ne roule pas. Une voiture n'existe que pour rouler, une phrase aussi. Le verbe, justement, c'est le moteur». Et si les verbes roulent, c'est qu'«ils ont une boîte de vitesse incorporée, ils peuvent garder l'allure ou accélérer, ralentir, tourner, opérer des marches avant ou arrière: cela s'appelle conjuguer».

Parodie des manuels? Chaque leçon se termine par un résumé où l'humour reste présent, mais de manière moins apparente. Le résumé de la cinquième leçon, par exemple, mêle délibérément les définitions: «La phrase la plus dépouillée se compose d'un sujet, d'un verbe et d'un complément [...] Les compléments peuvent être directs, indirects ou de circonstance [...] Une phrase longue se décompose en propositions qui dépendent les unes des autres», les clins d'œil complices: «Pour vivre en harmonie, les mots s'accordent» et l'échappée poétique: «Souvent considérés comme des guirlandes sur un arbre de Noël, les signes de ponctuation donnent le rythme et précisent le sens; ils font respirer les phrases».

Dialogue empreint d'humour, l'ouvrage de Patrick Rambaud délivre cependant plusieurs messages. Un jugement sans nuance présenté comme un constat objectif: «En trente ans, le charabia s'est généralisé jusque dans les manuels scolaires, ce qui a créé des générations d'illettrés». Une certitude: la grammaire permet de maîtriser la langue. Une constante: le recours à l'étymologie

et au sens permet de partager la vie des mots: « Les hommes ont créé les mots à leur image: familiers de régions où ils circulent, ils vivent et palpitent comme de véritables individus. Les mots naissent, grandissent, s'installent, se marient, s'encanaillent, se déguisent, évoluent, s'affadissent parfois, dorment et se réveillent et changent de mine, perdent de leur pouvoir, voyagent, se fatiguent, meurent. Il y en a qui s'exilent et s'intègrent à une autre langue; quelques-uns reviennent, plus riches ou déformés, mais ils s'assimilent à nouveau comme ces mots immigrés que nous hébergeons ».

Conscient du développement des technologies de l'information et de la communication, Patrick Rambaud voit dans le roman « le plus interactif des médias »: « Un roman, c'est un bloc rectangulaire de feuilles blanches couvertes de signes noirs. Tu peux l'emmener partout. Il ne pèse pas lourd, il entre souvent dans ta poche, il ne coûte pas cher, tu n'auras pas besoin de batterie, de piles, de prise de courant, d'antenne, d'abonnement à un réseau. Il ne tombera jamais en panne. Pourtant il contient des aventures et des réflexions, des images, des sons, des mouvements de foule, du spectaculaire, du savoir, de la peur et des rires. L'auteur t'indique le chemin à suivre, comme sur les sentiers de grande randonnée, et il cherche à t'emmener, mais c'est au lecteur d'effectuer la moitié de ce chemin, car son imagination seule va animer le livre ». Et d'appeler à la rescousse Maupassant (« mon passant » selon « Lui ») qui écrivait, dans *Le Figaro* du 3 juillet 1884: « L'artiste sait qu'avec des mots on peut rendre visibles les choses comme avec des couleurs; il sait qu'ils ont des tons, des lumières, des ombres, des notes, des mouvements, des odeurs, que, destinés à raconter tout ce qui est, ils sont tout, musique, peinture, pensée, en même temps qu'ils peuvent tout ».

Le verbe aimer est difficile à conjuguer: son passé n'est pas simple, son présent n'est qu'indicatif, et son futur est toujours conditionnel.

Jean Cocteau

Nous avons quitté le registre de l'humour mais est-il meilleur plaider pour ce vice toujours impuni qu'est la lecture?

Yves GUERIN

*Doyen honoraire du Groupe de l'enseignement primaire
de l'Inspection générale*